

Un acre en sursis

Anne-Marie Régimbald

Numéro 301, automne 2013

Tous banlieusards

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69919ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Régimbald, A.-M. (2013). Un acre en sursis. *Liberté*, (301), 17–18.

UN ACRE EN SURSIS

Brigham : aux avant-postes de la banlieue

ANNE-MARIE RÉGIMBALD

SI LA VILLE est une fourmilière, à quoi peut-on comparer la banlieue, à propos de laquelle je n'ai jamais pu me départir de mes préjugés? Apeurée par l'idée de me retrouver isolée dans un lieu *sans*, sans centre et sans densité, contrairement à la ville, mais aussi sans bord de l'eau, privée de l'anarchie qui règne à la campagne, et où l'activité-récompense, après avoir tondue son carré de moquette verte, consiste à aller magasiner un barbecue (au gaz), j'ai, il y a maintenant dix-sept ans, quitté la ville pour la campagne. Je suis allée me coincer entre la rivière Yamaska et un champ de maïs au fond duquel j'aperçois la lisière de la forêt, encore un autre monde.

Qu'est-ce que ma «campagne», à une heure de route de Montréal? Un acre de gazon à tondre, le chant, non pas des tondeuses, mais celui plus intense des tracteurs à gazon, et aussi, soyons bon prince, celui des grenouilles, dans la nuit où monte début juin l'odeur des fleurs des faux acacias. En réalité, la maison que j'habite, chalet construit au début des années soixante, a été agrandie et transformée au fil des ans par ses trois propriétaires successifs, jusqu'à devenir un bungalow, certes recouvert de clin de bois, mais ce n'est qu'un déguisement, deux boîtes à lettres plus loin, le bungalow de briques avec parking en demi-cercle asphalté me rappelle à l'ordre. Les deux voisins immédiats ont eux aussi emmietté leur chalet et ont ajouté des chambres, ils ont transformé l'ancienne véranda en pièce fermée pour y rabouter un solarium tout vitré, plus tendance, que j'appelle, en bonne mauvaise langue, leur étuve. Ces réflexions me ramènent a contrario aux mots du sociologue Henri Lefebvre, qui écrivait en 1974 que «la matière première de la production de l'espace, ce n'est pas, comme pour les

objets particuliers, un matériau particulier; c'est *la nature elle-même*». Si l'on n'envisage pas l'habitation comme un objet, mais comme un espace où vivre, il est vrai que le point de vue s'élargit et englobe le paysage entier.

Dans le paysage que j'habite, tous les printemps et tous les automnes, je subis aussi l'odeur du purin qu'on vaporise très haut dans les champs et qui retombe en gerbes brunes et opaques sur la terre brune et opaque. La Yamaska est chargée du phosphore de ceux qui fournissent en maïs le gros producteur de porc de Farnham, Fulgence Ménard. Il y a quarante ans encore, on s'y baignait, du temps où la maison à propos de laquelle je n'ai jamais pu me mettre dans la tête que j'en étais *propriétaire* (elle n'a jamais été libre d'hypothèque) était encore une résidence secondaire. À cinq cents mètres de chez nous, il y avait un parc à roulettes avec piscine, toilettes publiques et kiosque à crème glacée. Aux dernières nouvelles, le propriétaire était sur le point de s'entendre avec la municipalité pour diviser l'espace désormais déserté en huit lots qui se vendront à fort prix, étant donné leur emplacement de plus en plus recherché (un bord de rivière non inondable).

À un kilomètre de mon oasis de verdure, au bord de la 139, route montréalaise qui relie Abercorn à Drummondville, se dresse la palissade métallique bleue flash d'une immense cour à scrap. À l'époque de notre installation dans la région, de l'autre côté de la rivière, le fermier avait encore des vaches, qui les jours de canicule se baignaient jusqu'aux flancs. Une bande tortillée de papier tue-mouches jaune *old style* était alors accrochée tout l'été dans notre cuisine. Les vaches sont désormais dans ma tête, mais au carrefour le métal continue de s'empiler. Dans la petite ville la plus

proche, Cowansville, ni le Walmart, ni le Loblaws, ni le Super C, ni le McDonald's, ni les concessionnaires Toyota et Nissan n'avaient encore pignon sur rue. La banlieusardisation de la petite ville n'était pas encore amorcée. Il y avait bien un Jean Coutu et un IGA, dont la présence à l'époque paraissait presque aussi normale que celle de l'église. En face, sur la rue Sud, le boucher vendait beaucoup de bacon aux habitués et, aux abords de la ville, on longeait des terrains vagues plutôt que des commerces à la chaîne.

Les Sénégalais appellent, paraît-il, les *déguerpis* les marchands de livres ou de fournitures de bureau arrivés des campagnes, puis chassés de la ville (cela a eu lieu en juin 2013) vers les franges urbaines par la mairie qui désirait *désencombrer* les grandes artères et qui a nommé l'opération, menée sans préavis sous la houlette de la préfecture de police, *programme de recasement*. Les *déguerpis* sont allés grossir le nombre d'habitants non officiels, sans adresse, sans eau et sans électricité, de ce que là-bas on appelle aussi les banlieues. Il faut dire que la couche de vernis de civilisation est plus épaisse au Québec qu'à Dakar ou à Beyrouth, dont la banlieue sud-ouest, où s'entassent bidonvilles et camps de réfugiés palestiniens, est nommée *la couronne de misère*. Personne ne vit chez nous dans des conteneurs aménagés, sans eau et sans électricité, comme dans certaines zones ceinturant Jérusalem.

Il n'y jamais eu à Brossard ou à Boisbriand d'émeute nocturne comme dans les banlieues de Los Angeles en 1986, de Paris en 2005 ou, tout récemment, dans celles de Husby au nord de Stockholm, à propos de laquelle je relèverai simplement deux détails parlants : il y a à Husby onze mille habitants dont 80 % sont des immigrants irakiens, somaliens, afghans ou latino-américains, et pour ces onze mille âmes, pas de bureau de poste et un seul cabinet de médecin. Notons aussi que les émeutiers, comme à Paris il y a huit ans et comme à Los Angeles où il y avait eu à l'époque trois mille six cents feux allumés pour *protester contre l'impression de ne pas exister*, ont décidé de se faire remarquer en incendiant une école, un commissariat de police, un immeuble vide et surtout des tas des voitures au hasard; les émeutes des cités-dortoirs font toujours tache d'huile. Incendier, pour la voir bouillir et exploser en pleine nuit, la machine qui a permis aux grandes villes de parquer les humains, cela montre bien le constat d'échec qu'il faut faire à l'égard de ces lieux qui à l'origine avaient été pensés pour être des oasis de paix : on est tout ce que vous détestez, mais on vous encercle, on fait partie de vous, et on vous conchie, on a tout salopé, regardez-nous nous enflammer dans l'obscurité, entendez-nous ! Car c'est bien de cela qu'il est question dans toute banlieue, même dans les écrans tranquilles où on peut avoir l'impression d'être un bijou précieux, il est demandé au citoyen de s'évanouir, de disparaître dans sa coquille.

Bien sûr, ce qu'on appelle la banlieue au Québec a plus en commun avec les *innersuburbs* américaines qu'avec les *favelas* de Rio de Janeiro qu'on fait visiter en autobus climatisés aux touristes venus du Nord. La plupart des *innersuburbs* sont aussi tranquilles que les nôtres, et chaque fois un vague malaise me prend quand j'entre en voiture, à cinq kilomètres de chez moi, dans un de ces quartiers aménagés, de ces développements où il n'y a ni lieu de culte, ni banque, ni bureau de dentiste, mais des panneaux d'ARRÊT qui crient rouge à tous les coins de rue, où pendant le jour rien ne bouge ni ne retrousse, où les seuls drames possibles sont familiaux. Si j'essaie de creuser l'impression, le silence feu-

tré des banlieues dans le plein soleil du lundi midi me rappelle chaque fois la tristesse des corridors d'hôpitaux éclairés au néon, où seuls les fous furieux osent crier, vociférer et s'agiter; le lieu que j'essaie de décrire est aussi un lieu intérieur, un état d'être ou, plutôt, de non-existence, et ici me reviennent en tête les mots d'Henri Lefebvre sur la chosification de l'espace, qui est aussi la chosification de l'humain.

Depuis quelques années déjà, la pensée suivante me gâche un peu mon plaisir : et si je vivais déjà en banlieue sans le savoir ? Vous me direz qu'avec ma vue sur l'ancien silo à grains de

mon voisin d'en face et les chevreuils qui flânent au crépuscule au bord de la rivière, je suis encore loin du boulevard Taschereau. Mais le mode de vie de ceux qui habitent les chemins de campagne à proximité de la ville calque de plus en plus celui des habitants des banlieues. Au mois de mai, on n'aime pas recevoir une pluie d'akènes sur son motorisé, et ce n'est pas parce qu'on a un acre de terrain qu'on va en garder une partie boisée, les feuillus font de l'ombre sur le toit de la maison, le bardeau s'abîme plus vite, autant les couper (pourquoi est-ce que je pense ici à la génération de ceux et celles qui ne supportent plus un poil sur ce qu'ils appellent leur *body*, comme s'ils étaient des chars ?). Du coup, impossible de se cacher, tout ce qui dépasse est considéré comme sale, une pelouse avec des pissenlits, c'est sale, le voisin qui ne se décide pas à peindre sa porte de garage craquelée, c'est un salop, il jure avec le voisinage. Ni moi ni aucun de mes voisins n'avons même songé à installer un poulailler ou un potager dans notre cour, et les cabanons préfabriqués où on peut ranger le chlore pour la piscine hors terre remplacent peu à peu les vieilles remises mangées par les fourmis charpentières. La différence entre un banlieusard et moi, outre la taille du terrain (j'ai toujours aimé dire que je vivais sur un acre, mesure agricole), s'est imperceptiblement amenuisée au fil des ans. La banlieue est un monstre, pas tant parce que son espace avale la campagne et étouffe la ville, mais parce qu'elle est devenue un lieu intérieur, un parasite. **L**

Anne-Marie Regimbald est traductrice et réviseuse linguistique.